

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Yelva, ou L'orpheline russe**

**Scribe, Eugène  
Villeneuve, Théodore Ferdinand Vallon  
Desvergiers, ...**

**Bielefeld, 1844**

Szene V

[urn:nbn:de:bsz:31-90123](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-90123)

YELVA porte la lettre à ses lèvres, exprime son bonheur... Puis va à Tchérikof, lui tend la main, et semble lui demander l'amitié qu'il lui a promise.

TCHÉRIKOF. Quoi! que veut-elle dire?

ALFRED. Qu'il nous arrive un grand bonheur... et qu'à vous, son compatriote, elle voudrait vous en faire part.

TCHÉRIKOF. Vraiment!... Eh bien... c'est très-bien à elle... parce que, certainement... je ne croyais plus être pour rien dans son bonheur... Mais si, de mon côté, je peux jamais lui être utile... à elle ou à vous, monsieur le comte... vous verrez qu'en fait de noblesse et de générosité, la France et la Russie peuvent se donner la main.

ALFRED. Je n'en doute point, monsieur; et, pour vous le prouver, j'accepte vos offres. Yelva et moi nous avons un service à vous demander.

TCHÉRIKOF. Il serait possible!...

YELVA lui fait signe que oui... et qu'elle le supplie de le lui accorder.

ALFRED, à Yelva. Rentrez dans votre appartement... tout-à-l'heure nous irons vous y rejoindre.

(Il baise la main d' Yelva, qui le prie de ne pas être long-temps; elle fait à Tchérikof un sourire et un geste d'amitié, et rentre avec madame Dutilleul dans la chambre à gauche.)

### Scène V.

TCHÉRIKOF, ALFRED.

TCHÉRIKOF. Elle est charmante!... mais ça

ne m'étonne pas.... le sang est si beau en Russie.

ALFRED. N'est il pas vrai?

TCHÉRIKOF. Il ne lui manque que la parole... mais, avec ces yeux-là, on peut s'en passer... moi, d'abord, si je les avais, je ne dirais plus un mot... et quand je voudrais séduire, je regarderais..... ce qui voudrait dire: *«Regardez-moi, aimez-moi.»*

ALFRED, riant. Ce serait un fort bon moyen.

TCHÉRIKOF. N'est-ce pas?... je l'ai quelquefois employé... mais entre nous, qui pouvons adopter une autre forme de dialogue, ce serait tout-à-fait inutile... Daignez donc me dire verbalement, en quoi je puis être utile à ma jeune compatriote, que je connais à peine, et dont j'ignore même les aventures.

ALFRED. Elles ne seront pas longues à vous raconter... Lors de la retraite de Moscou, recueillie par des soldats qui, quelques jours, quelques semaines après, périrent eux-mêmes ou furent forcés de l'abandonner... Yelva allait expirer de misère et de froid, lorsque mon père, le comte de Césanne, officier supérieur, aperçut sur la neige cette pauvre enfant, qui se mourait et ne pouvait se plaindre.... Il l'emmena avec lui, la conduisit en France, et l'éleva sous ses yeux, près de moi... C'est vous dire que, depuis ma jeunesse, depuis que je me connais, j'adore Yelva.

TCHÉRIKOF. Je me doutais bien de quelque chose comme cela.

ALFRED. Quand mon père s'aperçut qu'une telle amitié était devenue de l'amour, il était trop tard pour s'y opposer... il l'essaya cepen-

gant... Yelva fut éloignée de la maison paternelle; et, sous la surveillance de Gertrude, notre vieille gouvernante, elle fut exilée dans ce modeste asile, où il leur fut défendu de me recevoir.

TCHÉRIKOF. C'est pour cela que vous y venez tous les jours.... Je me reconnais-là... les obstacles... il n'y a rien comme les obstacles.

ALFRED. Ma belle-mère, la meilleure des femmes, qui nous chérit tous les deux comme ses enfans, ne s'opposait point à notre mariage; mais mon père, qui avait pour moi des vues ambitieuses, me destinait un parti magnifique... une fortune immense.

TCHÉRIKOF. Et comment avez-vous fait?

ALFRED. Il y a quelques jours, j'ai déclaré à mon père que, soumis à mes devoirs, je n'épouserais pas Yelva sans son aveu... mais que, s'il fallait être à une autre, je quitterais plutôt la France et ma famille.

TCHÉRIKOF. Y pensez-vous?

ALFRED. Je l'aurais fait, et mon père, qui me connaît, s'est enfin rendu à mes prières... »Je ne m'y oppose plus, m'a-t-il dit froidement; faites ce que vous voudrez... mais je ne veux pas assister à ce mariage, ni revoir Yelva.« Depuis ce jour, en effet, il a quitté Paris. Hier seulement, j'ai reçu une lettre de lui, où il m'envoyait son consentement pur et simple... et j'ai fait tout disposer pour que notre mariage ait lieu aujourd'hui même.

TCHÉRIKOF. Aujourd'hui... (*A part.*) J'avais bien choisi l'instant pour ma déclaration.

ALFRED. Mais un de mes amis, sur lequel je

comptais, me manque en ce moment; et si vous vouliez le remplacer.

TCHÉRIKOF. Moi!... être un de vos témoins!

ALFRED.

*Air Vaudeville de Partie et Revanche,*  
C'est Yelva qui vous en prie,  
Elle croira, par un rêve flatteur,  
Revoir en vous ses parents, sa patrie.

TCHÉRIKOF.

Monsieur, j'accepte, et de grand cœur;  
Oui, je serai témoin de son bonheur.

(*A part.*)

Je venais pour mon mariage,  
Et je m'en vais servir au sien:  
C'est toujours ça... j'ai du moins l'avantage  
De n'être pas venu pour rien.

(*Haut.*) C'est bien à vous, M. Alfred... c'est très-bien d'épouser une orpheline sans fortune... Chez nous autres Russes, cela n'aurait rien d'étonnant... parce que nous aimons le bizarre, l'original... et dans la proposition que vous me faites, dans la situation où je me trouve... il y a quelque chose qui me plaît, qui me convient.

ALFRED. Vraiment!

TCHÉRIKOF. Et pourquoi?... parce que c'est original... et moi, je le suis depuis les pieds jusqu'à la pointe des cheveux... Je suis donc à vos ordres... ainsi que mes gens et ma voiture qui nous attendent en bas.

ALFRED. Non, je vous en prie, renvoyez-les; que tout se fasse sans bruit, sans éclat... dans le plus grand incognito.

TCHÉRIKOF. C'est différent... ils vont alors retourner à l'hôtel, où je vais les consigner, ainsi que Kalouga, mon Cosaque... parce que ce petit gaillard-là, quand je le laisse seul dans Paris... il a les passions si vives... Je descends donc leur donner mes ordres, (à part) acheter mon présent de noces pour la mariée, (à Alfred) et je reviens ici vous prendre en fiacre... en sapin... je n'y ai jamais été... ça m'amusera... c'est original.

ALFRED.

*Air* : Vaudeville de la Somnambule.

Par ce moyen, nous n'irons pas bien vite.

TCHÉRIKOF.

Tant mieux, morbleu ! pourquoi donc se presser ?  
Lorsque ce sont les chagrins qu'on évite,  
En tilbury j'aime à les devancer.  
Mais lorsqu'à nous l'amitié se consacre,  
Quand le bonheur vient pour quelques instants,  
Après de nous tâchons qu'il monte en fiacre,  
Pour qu'avec lui nous restions plus long-temps.

(Alfred reconduit Tchérïkof, qui sort par la porte du fond.)

## Scène VI.

ALFRED, YELVA.

(MUSIQUE.)

A peine Tchérïkof est-il sorti, qu'Yelva entr'ouvre la porte de la chambre à gauche, et court à Alfred avec joie; elle lui montre la lettre de son père qu'elle tient encore, et lui dit par ses gestes :